

# ΤΕΣΣΑΡΑΚΟΝΤΑΕΤΗΡΙΣ

## ΘΕΟΦΙΛΟΥ ΒΟΡΕΑ

ΤΟΜΟΣ ΔΕΥΤΕΡΟΣ

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ  
ΤΥΠΟΙΣ : "ΠΥΡΣΟΥ", Α. Ε.  
1940

Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π  
ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2006

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ  
ΤΟΜΕΑΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ  
ΕΡΓΑΣΤΗΡΙΟ ΕΡΕΥΝΩΝ ΝΕΟΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ  
ΔΙΕΥΘΥΝΤΗΣ: ΕΠ. ΚΑΘΗΓΗΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ Θ. ΠΕΤΣΙΟΣ

# SUR LES RAPPORTS DE LA SCIENCE ET DE LA PHILOSOPHIE

par

E. DUPRÉEL,

Université de Bruxelles

---

D'où vient que l'on se passionne si facilement pour une partie d'échecs ou de tennis, même sans aucun souci d'intérêt personnel? En partie au moins, cela s'explique par le fait qu'il s'agit là d'une entreprise nettement séparée de l'activité courante et des soucis permanents. Le jeu promet un résultat prochain, complet, et rendu évident par des conditions formelles connues d'avance; il n'en faut pas plus pour que nos passions se cristallisent un instant autour de notre curiosité.

Une condition de même sorte se retrouve à la racine de la valeur esthétique, de la valeur morale et de la valeur scientifique. L'objet porteur de beauté, dont l'œuvre d'art est le type, est dûment isolé du reste de la réalité; un paysage sublime est admiré en soi, dans l'oubli de ce qui est au delà ou en deçà, et une bonne part de la technique des arts consiste dans les moyens de marquer que l'œuvre d'art est écartée de tout contexte. S'il s'agit d'imiter la nature, on ne le fait que d'une manière qui rend impossibles une imitation intégrale et les méprises qui pourraient s'ensuivre: la blancheur du marbre permet au sculpteur de serrer de près la ressemblance du modèle; le peintre ne se donne qu'une surface pour reproduire les trois dimensions de la nature; le rythme et la rime feront que les cris du héros tragique ne seront pas reçus comme des signes de détresse véritable. Il y a beau temps qu'on a reconnu dans l'art le moyen de susciter des fins en soi, coupées de l'inquiétude et des platitudes de l'existence courante, un procédé d'évasion.

Peut-être a-t-on moins pris garde que la valeur morale requiert, elle aussi, une *préparation* de même nature. Pour se sentir obligée, la conscience a besoin que son devoir soit formel,

la règle en étant détachée des conséquences de son application. Par son aspect formel la morale implique donc une rupture avec le continu de notre activité intégrale. Cela est encore plus manifeste si on replace la valeur morale dans l'ensemble de ses conditions sociales. Les individus se reconnaissent les uns envers les autres des devoirs plus impérieux et plus minutieusement définis s'ils se considèrent comme membres d'un même groupe social. A certains devoirs envers ceux du dedans ou dont ceux-ci se font les arbitres, correspondent certaines latitudes à l'égard de ceux du dehors.

Que si l'on recherche enfin les conditions de la valeur scientifique, c'est-à-dire de l'estime de ces connaissances *vérifiées*, de cette vérité éprouvée dont le savant s'attache à grossir le trésor en l'épurant toujours, on trouvera que, cette fois encore, le succès dans l'élaboration de cette valeur implique des précautions qui isolent le savoir scientifique du reste de ce qui nous importe. La science, comme le jeu, repose sur des conventions; le savant limite son intention en formulant le problème à traiter, et lors même qu'il ne peut éviter de se servir, au commencement, de la langue de tout le monde, il se réserve de lui substituer un mode d'expression plus spécialisé. Enfin les savants s'accordent sur les modes de vérification ou les conditions de la preuve, comme les joueurs sur celles de la victoire.

Nous avons essayé de montrer ailleurs (*Esquisse d'une Philosophie des Valeurs*, Paris, Alcan, 1939), que le savant ne peut se maintenir sur le plan scientifique qu'en élaborant *des notions complémentaires* de celles qui entrent dans ce qu'il tient pour acquis. Ce procédé est d'ailleurs antérieur à la démarche proprement scientifique; il est universellement employé par le sens commun, et c'est avec son aide que le langage vulgaire permet de tout dire et de raisonner autant qu'il le faut pour les besoins de la vie courante.

Par exemple la notion du *vide* est une complémentaire, nécessaire à la reconnaissance des propriétés des corps. Ces derniers nous sont censés donnés par la perception sensible: tel n'est jamais le cas des complémentaires. A celles-ci on attribue les propriétés qu'il faut pour que soit sauvegardé l'usage des notions dont elles sont le complément. Avant la science, le sens commun avait déjà opposé *les apparences*, c'est à dire *les fausses*

*apparences*, aux choses réelles, afin de concilier l'idée de la réalité avec le fait de l'erreur.

Ainsi le trésor des notions scientifiques comporte deux sortes de notions, les principales et les complémentaires. Les premières sont censées correspondre directement à l'objet à étudier, les autres, élaborées pour le service des premières, ne sont déterminées qu'autant qu'il le faut pour le succès de leur emploi. Les étudier en elles-mêmes n'est pas l'affaire du savant spécialisé, il se sert d'elles, il ne les sert pas.

Généralisant, ce sera tout ce qui, en dehors de la science pure, retient l'attention des sujets connaissant, qui apparaîtra comme complémentaire de la pensée scientifique; celle-ci ne peut évidemment que s'insérer sur un donné qu'elle n'élabore point. Dès lors il apparaît que la séparation caractéristique que la science ménage entre elle et tout le reste, ne peut consister qu'en ceci: que la science renonce à déterminer les complémentaires plus à fond qu'il n'est nécessaire pour l'avancement de ses recherches propres. Ce que ces notions impliquent intégralement le savant le tient éloigné du champ de son étude: *la science refoule les complémentaires*, de même que l'artiste élimine de son œuvre les servitudes de la réalité, et que l'homme de devoir soustrait son acte aux oscillations d'une stricte mesure de l'opportunité.

On nous objectera peut-être que c'est bien arbitrairement que nous traçons des bornes au scrupule de rigueur du savant, et que rien ne peut arrêter celui-ci dans la réflexion sur la valeur des notions requises, en cours de route, par les découvertes accomplies ou prochaines. Il est vrai, mais ceci revient à reconnaître qu'il n'est jamais défendu à un savant *de faire de la philosophie*. S'il abandonne pour un temps le problème qu'il traitait d'abord, pour éclaircir indéfiniment les notions auxquelles il est conduit à recourir, cela indique qu'il se soucie, cette fois, des problèmes d'ensemble, de l'intégralité du donné. C'est le propre du philosophe *de s'intéresser aux complémentaires*. La philosophie germe à la charnière des conventions, et spécialement sur les deux bords de ce fossé dont l'art, la morale formelle et la science ont soin de s'entourer. Rien ne commence par la méditation philosophique, ce n'est pas d'elle que sort l'idée de beauté ni celle de mérite moral ni celle de vérité

pure. Toujours le philosophe se trouve comme devant un fait accompli, en face des valeurs préalablement proclamées de l'art, de la morale et de la science, soit qu'il se propose de les démontrer, soit qu'il entende les remettre en discussion. L'idée que toutes les affirmations vraies concordent, le savant l'a vécue avant que le philosophe la formule. Ce sont les succès accumulés de la science qui entretiennent la confiance dans l'unicité de la vérité, mais seul le philosophe se soucie de retrouver cette unité de la valeur du vrai dans tous les domaines du savoir. De la *vérité générale* du savant, vérifiable parce que générale, le philosophe rapproche la *vérité singulière*, particulière ou *historique*, dont le savant se sert mais qu'il ne retient pas, et la *vérité philosophique* que cherche sa réflexion intégrale. Sous le signe commun de la Vérité, la philosophie relie la Science à la Vie.

La pensée vulgaire va plutôt vers l'idée que ce sont les *applications utilitaires* qui insèrent les valeurs scientifiques sur les valeurs de vie, mais l'Humanité n'est-elle pas en possession d'une technique à tel point développée que les applications de la Science sont en passe de se révéler plus néfastes que bien-faisantes, reliant la Science, plutôt qu'à la Vie, à la Mort? Pour la défense de leur noble effort, les savants eux-mêmes feront bien de reconnaître dans la critique philosophique un garant, moins brutalement péremptoire que les applications techniques, mais plus rassurant.

---